

Dumas, J.-B.

Objekttyp: **Obituary**

Zeitschrift: **Verhandlungen der Schweizerischen Naturforschenden Gesellschaft = Actes de la Société Helvétique des Sciences Naturelles = Atti della Società Elvetica di Scienze Naturali**

Band (Jahr): **67 (1884)**

PDF erstellt am: **11.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

J.-B. Dumas.

(1800—1884.)

Jean-Baptiste-André Dumas naquit à Alais, dans le département du Gard, le 14 juillet 1800. Le père du célèbre chimiste dessinait d'une manière remarquable et pratiquait même la peinture avec succès. Après plusieurs années passées à Paris, où son esprit put s'orner et s'agrandir, il était revenu se fixer dans sa ville natale où il remplissait les fonctions de secrétaire de la mairie.

J.-B. Dumas reçut les premiers éléments d'une bonne éducation classique au collège d'Alais. Précocité, comme s'il n'avait pas dû vivre si longtemps, plein d'ardeur et de vivacité, il sut se concilier l'estime et l'affection de ses professeurs.

Il était décidé à entrer dans la marine; mais, pendant qu'il préparait ses examens, les tristes événements de 1814—1815 éclatèrent, le sang coula dans le département du Gard, et la famille du jeune Dumas voulut lui choisir une autre carrière. On le fit entrer en apprentissage chez un pharmacien d'Alais. Cette modeste position ne pouvait longtemps lui convenir. Ému d'ailleurs et troublé par les divisions politiques et religieuses qui, à cette époque, désolaient les départements du Midi, il supplia ses parents de le laisser aller continuer ses études à Genève, dans un milieu plus calme et où la science avait toujours été cultivée et honorée.

C'est ainsi que le jeune homme, auquel de si belles destinées étaient promises, se rendit à pied d'Alais à Genève, au printemps de 1817. Il y arrivait, muni de lettres de recommandation pour MM. Théodore de Saussure et de Candolle.

Genève, à cette époque comme depuis, était un centre intellectuel important. M. de Candolle y enseignait la botanique; M. Pictet la physique; M. Gaspard de La Rive la chimie. M. Dumas, reçu à la pharmacie Le Royer, fut chargé de la direction du laboratoire qui avait servi autrefois à la préparation des cours de chimie appliquée de M. Tingry.

C'est ce qui le créa professeur. Les étudiants en pharmacie lui demandèrent de profiter de son laboratoire pour leur donner des leçons de chimie expérimentale.

Malgré ses succès auprès de ses camarades, il gardait au fond du cœur le goût des explorations lointaines, et ses maîtres, MM. de Candolle et Théodore de Saussure, l'y encourageaient. Mais les ouvrages dont il fit à ce moment une ardente étude, tels que le *Traité de physique* de Biot, les écrits de Lavoisier, la *Statique chimique* de Berthollet, le détournèrent de ces aspirations et le consacrèrent à la chimie. Ce fut alors, à dix-huit ans, qu'il fit ses premières découvertes. Analysant divers sulfates et autres sels du commerce, il remarqua que l'eau qui y était contenue s'y trouvait en proportion définie, fait inconnu jusque là.

C'est de cette époque que datent ses brillantes recherches sur l'iode, très peu de temps après la découverte de ce nouveau corps par Courtois. Il les entreprit à l'instigation du docteur Coindet, qui était venu lui demander si l'iode existe dans les éponges et qui, sur sa réponse affirmative, n'hésita plus à regarder l'iode comme un spécifique contre le goître. C'est à M. Dumas qu'on doit les utiles préparations de teinture d'iode et d'iodure de potassium si employées depuis. Mais ces travaux, grâce au retour à Genève de l'éminent docteur J.-L. Prévost, allaient s'étendre et marquer leur trace lumineuse dans le domaine physiologique.

Leurs mémoires, concernant l'étude du sang, la transfusion du sang, la production de l'urée, la fonction des spermatozoïdes, la segmentation de l'œuf des batraciens, la fécondation des mammifères sont autant de preuves de la vive amitié et de la fructueuse collaboration, qui alliaient les deux jeunes savants.

Tous ces résultats, sans compter d'autres recherches ingénieuses et savantes sur la contraction des fibres musculaires et sur l'identité possible du principe nerveux et de l'électricité, assignent à MM. Prévost et Dumas une place importante parmi les physiologistes de cette époque.

Dans ces mêmes années, M. Dumas, qu'aucun travail ne lassait, ébauchait seul la théorie délicate des éthers composés, qu'il reprit plus tard en l'approfondissant et en l'arrêtant dans ces principales lignes.

Il avait alors vingt-deux ans et pensait sérieusement à s'établir définitivement à Genève, lorsqu'un événement fortuit, la rencontre de Alex. de Humboldt, le fit changer de détermination et exerça sur sa carrière une influence décisive. M. de Humboldt lui avait dépeint la vie parisienne, l'heureuse collaboration des hommes de science et les facilités infinies que la capitale de la France offrait aux jeunes gens désireux de s'adonner aux recherches scientifiques. C'est ce qui lui fit prendre la résolution d'aller à Paris, résolution qu'il exécuta en 1822.

A Paris il se lia bientôt avec trois jeunes savants de son âge qui devaient, un peu plus tard, devenir ses parents. Ce furent Victor Audouin, le zoologiste ; Adolphe Brongniart, qui avait déjà publié d'importants mémoires de botanique ; Henri-Milne Edwards, qui allait être reçu docteur en médecine et qui, trente ans plus tard, dédiait à son ami Dumas ses belles et classiques leçons sur la Physiologie et l'Anatomie comparée de l'homme et des animaux.

Ses débuts à l'Académie des Sciences dépassèrent tous ce que ses vœux les plus hardis auraient pu lui faire espérer. Ayant lu devant la célèbre Compagnie son mémoire sur la contraction musculaire, il s'était gagné l'affection de Laplace. C'est dans l'illustre maison de ce dernier, qu'il puisa l'espèce de culte voué par lui à Lavoisier. Après bien des années écoulées, lorsque la famille de l'auteur de la *Mécanique céleste* voulut publier elle-même ses œuvres immortelles et élever un dernier monument à sa mémoire, c'est M. Dumas qui fut choisi, avec son collègue M. Joseph Bertrand, pour diriger cette splendide édition.

Laplace, d'ailleurs, ne fut pas seul à l'encourager. La position de répétiteur à l'École polytechnique pour le cours de chimie de Thénard étant devenue vacante, Arago proposa M. Dumas, qui fut élu par le Conseil de l'École, avant même d'avoir été avisé de sa candidature improvisée.

Presque simultanément, Robiquet quittant la chaire de chimie de l'Athénée de la rue de Valois, Ampère fit donner sa succession à M. Dumas.

Tout en fondant en 1824, avec Victor Audouin et Adolphe Brongniart, les *Annales des sciences naturelles*, il travaillait déjà à son *Traité de Chimie appliquée aux arts*.

Introduit par son ami Adolphe dans la famille d'Alexandre Brongniart, M. Dumas ne tarda pas d'être fiancé à la fille aînée de l'illustre géologue, à la sœur de son ami, Mlle. Herminie Brongniart, qu'il épousa le 18 février 1826.

Nous ne pouvons pas avoir la prétention d'analyser ici les travaux considérables accomplis en chimie par M. Dumas. Nous devons nous borner à indiquer les principales œuvres du célèbre secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, qui était entré dans cet illustre corps dès 1832, à un âge où ordinairement on commence à peine à rêver cet honneur.

Son mémoire *sur quelques points de la Théorie atomique*, qui parut dans les *Annales de Chimie et de Physique* en 1826, est demeuré classique. Mais l'une des conceptions les plus remarquables de M. Dumas consiste dans la *Théorie des substitutions*. C'est lui qui, secondé par Laurent et par Gerhardt, à réellement fondé la nouvelle École française; c'est lui qui osa, le premier, attaquer victorieusement les idées de Berzélius sur la théorie électrochimique et sur le dualisme.

Son *Traité de Chimie appliquée aux arts* est un monument. Les huit volumes in-8^o de ce Traité et l'atlas de gravures qui l'accompagne représentent une somme considérable d'efforts, de recherches et de travail. Dédié à Thénard, le premier volume parut en 1828; le dernier vingt ans plus tard, en 1848.

Les célèbres *Leçons sur la philosophie chimique*, professées par M. Dumas, au Collège de France, en 1836, sont un de ses ouvrages les plus parfaits. Ces brillantes leçons retracent l'histoire des doctrines chimiques, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours; elles mettent en relief les connaissances si variées de l'orateur, et son éloquence y a trouvé, dans certaines parties, les accents les plus pénétrants et les plus élevés.

Un autre des ses écrits, qui exige une mention toute spéciale, est son *Essai de statique chimique des êtres organisés*, en collaboration avec M. Boussingault. Il en fit le sujet de la leçon par laquelle il acheva, le 20 août 1841, son cours de chimie organique à la Faculté de Médecine.

Il n'est pas besoin de dire que M. Dumas était un professeur éminent et souvent hors de pair; mais il est intéressant d'indiquer rapidement les chaires qu'il a occupées si longtemps et avec tant de supériorité.

Lors de la fondation de l'École centrale des Arts et manufactures, en 1829, il n'hésita pas à quitter l'Athénée. En 1832, il fut appelé à remplacer l'illustre Gay-Lussac à la Sorbonne; il occupa cette chaire jusqu'en 1868.

Répétiteur à l'École polytechnique pendant douze ans, de 1823 à 1835, il devint professeur titulaire lorsque Thénard se retira en 1835. Lorsque Deyeux mourut en 1839, il fut nommé professeur de chimie de l'École de Médecine. Au Collège de France, il suppléa pendant quelques années Thénard malade.

Et pendant qu'il se dépensait à ces leçons si nombreuses, pendant que ces ouvrages profonds sortaient de sa plume, il trouvait encore le temps d'accomplir des travaux qui eussent suffi à occuper deux ou trois hommes éminents.

Après avoir créé en 1824 avec ses amis Audouin et Ad. Brongniart, les *Annales des Sciences naturelles*, ses recherches, devenues plus exclusivement physiques et chimiques, le portèrent davantage vers les *Annales de Chimie et de Physique*, fondées en 1790 par Lavoisier etc., et placées à la tête des recueils scientifiques du monde.

M. Dumas, qui a collaboré plus d'un demi-siècle à ces *Annales*, devint l'un de leurs rédacteurs en 1840.

C'est M. Dumas, qui, en France, inaugura l'enseignement de la chimie par le laboratoire, système fécond dû à Liebig, trait remarquable des universités allemandes.

Mais ce n'était pas seulement le service de la science, qui absorbait les talents de M. Dumas, il consacrait aussi une grande partie de ses forces et de sa vie au service de sa patrie.

Après la Révolution de février, les électeurs de Valenciennes l'envoyèrent à l'Assemblée législative; le Président de la République l'appela en 1849 au Ministère de l'Agriculture et du Commerce.

Parmi les créations les plus importantes qui datent du passage de M. Dumas au ministère, il faut citer le Crédit foncier et la Caisse des retraites pour la vieillesse.

Nommé sénateur dès le commencement du second empire, il fut chargé de la vice-présidence du Conseil supérieur de l'Instruction publique. C'est à ce moment que M. Dumas crut devoir résigner ses fonctions de professeur à la Sorbonne et à l'École de Médecine.

Élevé à la vice-présidence du Conseil municipal de Paris en 1855, il en devint le président nommé en 1859 et conserva ces fonctions jusqu'en 1870. Parmi les travaux concernant l'assainissement et l'embellissement de Paris auxquels M. Dumas prit une part prépondérante, nous devons surtout citer la question des eaux et celle de l'éclairage au gaz.

Dès le règne de Louis-Philippe, M. Dumas avait été souvent consulté sur des questions monétaires. Membre de plusieurs commissions, qui s'occupaient de ces questions si délicates, il fut appelé à la tête de la Monnaie de France au commencement de 1868.

A la chute du second empire, sa carrière politique et administrative se trouva brusquement interrompue. Nous retrouvons encore M. Dumas comme président de la Commission chargée d'assurer les préparatifs de l'expédition française destinée à observer le passage de Vénus. Cette même présidence fut naturellement décernée à M. Dumas, huit ans après, lors du second passage de 1882, et il y rendit de nouveau les plus grands services à la science. Il fut le troisième président de la Société d'encouragement pour l'industrie nationale, succéda à Thénard en 1845 et resta 39 ans à la tête de cette Société.

La création de l'École Centrale touche à des intérêts analogues, et elle doit être regardée comme un véritable titre de gloire pour M. Dumas et ses amis.

Avec Thénard M. Dumas fut l'un des promoteurs de la *Société de secours des Amis des sciences*.

Tout le monde connaît les importants mémoires présentés par M. Dumas à l'Académie des Sciences sur la maladie des vers à soie et sur les ravages du phylloxera. Ce sont là des questions d'économie nationale où il a déployé tout sa sagacité et toute son ardeur.

Il nous reste encore à notifier qu'il fût élu membre de l'Académie française en 1875, en remplacement de M. Guizot.

M. Dumas prit séance le 1^{er} juin 1876. Il fit l'éloge de M. Guizot avec un succès qui montra toute la souplesse de son talent, car il était là sur un terrain délicat, où il ne pouvait que difficilement se servir de l'appui que les progrès des sciences exactes venaient ordinairement prêter à sa parole.

Au moment où sa santé l'obligea d'aller demander au climat du Midi un ciel plus pur et plus tiède, M. Dumas pensait à l'Éloge qu'il devait prononcer à l'Académie, dans la séance annuelle de mai, et il se proposait de rendre un dernier hommage aux deux frères Sainte-Claire Deville, dont l'un avait été son disciple et admirateur. C'est la dernière œuvre sortie de ses mains, et il la revoyait quelques jours avant sa mort. On peut la regarder comme son testament scientifique et moral.

M. Dumas a eu la fin d'un sage. Il s'est éteint le 11 avril, ferme et souriant, au milieu de sa famille en pleurs, disant adieu à sa compagne dévouée et à tous les siens.

Sa perte laisse un grand vide dans le faisceau des gloires françaises et a frappé du même coup toutes les sociétés scientifiques de la France et de l'Étranger.

R. I. P.

